

A JAMAIS PLUS UN SEUL

En sortant du lit, il laisse s'étendre le cache-œil encore dégoulinant de ses visions funèbres. Le blanc est omniprésent, pour ne pas dire sale et oppressant. Il fléchit les genoux et monte sur l'estrade. Une chaussure lui manque à un pied.

D'ailleurs où est-elle ?
Depuis combien de temps la cherche t-il ?

Il ne réfléchit pas et suit l'éclairage. Il marche au rythme dévoué sur le parcours imposé.

Voyage.

Il suit la voie du voyage. Il part voir l'extérieur pour ramasser des bouts de pierre, qui semble être une charge importante à apporter. L'individu en question se sent enjoué de liberté, de savoir qu'il a le contrôle sur ces matériaux. Il les taille, les fragmente et encore en fait de la fine poudre qu'il dispose en traçant des lignes, qui viennent de se retirer dans l'arrière-pays avec le vent. Il sent la force de l'homme, celle de changer les propriétés inhérentes de la matière, mais s'il revient à l'intérieur, car il n'est rien de tout ça dans cette crise.

Traumatisme.

Ce mot traumatisme, il l'emploie pour qualifier son enfance dans son pays du Liban. Ce terrain de jeu aux merveilles. Les cabanes dans le ciel et les galeries souterraines. Le riche terreau qui voit pousser des arbres si grands qu'ils dépassent les nuages, puis les voit se faire abattre dans la foulée par certains qui en deviennent fous de jalousie. Il se souvient peu, il parle de brouhaha, de voix effrénées et de tronçonneuses automatiques.

Ce n'est clairement pas des feuilles mortes qui tombent et parsèment le sol des villes durant ces heures sombres. Les tensions entre les civils et les soldats, il préfère les retourner sous un tapis de sol beige bien propre. Quant aux cris des arbres, ils sont fondus dans le grésillement de la guitare électrique.

Mémoire.

Malheureusement ou bien heureusement, à lui de choisir. Ses souvenirs sont inaccessibles et vastes comme les sensations acres du blanc qui colle aux yeux, qu'il n'arrive pas à saisir. Le néant pour lui est flou et c'est un silence comme un trou avec un fond imitant le blanc.

Il ne cesse de ranger des objets du quotidien par trois pour ne pas oublier que ce monde comporte une temporalité qui depuis longtemps lui échappe.

L'histoire du passé, du présent et du futur. Cette histoire est si froide, si sèche et si dure. Il la matérialise dans la dalle de béton présente sous ses yeux. Elle ne peut plus l'atteindre. Il est debout sur l'estrade. Une pensée lui vient à l'esprit : "Le sol est si bas, le plafond est si haut. Ici, je suis bien."

Dans cet esprit de lucidité, un nouveau symbole apparaît sur sa rétine et se projette sur le pan d'un des murs de la salle. C'est une spirale, il l'admire. Il ne cherche pas à comprendre ce que cela signifie, mais pense tout haut : "C'est elle qui m'accompagne."

Sur l'estrade, sur cette scène il n'a pas d'autres choix que de faire face à l'espace alentour. Il ne réfléchit pas et suit l'éclairage. Il marche au rythme dévoué sur le parcours dicté par toutes ces voix qui maquillent l'intérieur de ses oreilles.

Comment distinguer la bonne de la mauvaise ?

Il n'y en a pas, elles parlent toute la même langue. Mais en y faisant bien attention, il en vaut la peine d'essayer de les distinguer. Il y en a une qui ressemble à une cire mielleusement chaude et bourdonnante comme prise dans une spirale rayonnante de chaleureux murmures.

Loin de la pureté du blanc et de son dégradé cassé.

Loin du froid glacé et lisse du marbre.

Les veines du marbre rouge peuvent en parler un peu, mais celles des bras de l'individu sont déjà complètement dilatées. La pulsation du cœur en nourrit l'exercice. Il laisse se gorger tous les orifices des tissus lumineux, des énergies alentours. Tous les corps présents dans la pièce le transpercent sans aucune barrière et le décor devient transparent.

Maintenant, le sens s'inverse et s'il transpire de couleur. Cette couleur aqueuse se reprend tout le long de son corps, il bave de la tête au pied en marquant le sol de petites traces de pattes.

La cadence se joue en deux temps. Le premier temps s'étouffe sous la chaussette épaisse du pied gauche, tandis que le second temps, hérissé d'un rouge frisson giflé et s'épouse entre la semelle plastique et le contre-plaqué. A mesure qu'il marche, la salle se remplit considérablement de cette substance aqueuse et grasse, les murs s'impreignent de cette couleur comme s'il était des éponges géantes. Il continue de marcher, mais il nage maintenant juste au-dessous du plafond de la Criée et s'arrête devant un lit à sa hauteur dont il ignorait l'existence.

Il pose et fait glisser doucement sa main sur la couette dessinant une silhouette colorée sous celle-ci. Il jette la couette au-dessus de l'épaule et révèle ainsi le corps nu de la deuxième chaussure de Stan-smith posée sur le matelas.

Il s'écrie : mon Amour !

Maxime Rieu

rieu.maxime.bo@gmail.com

